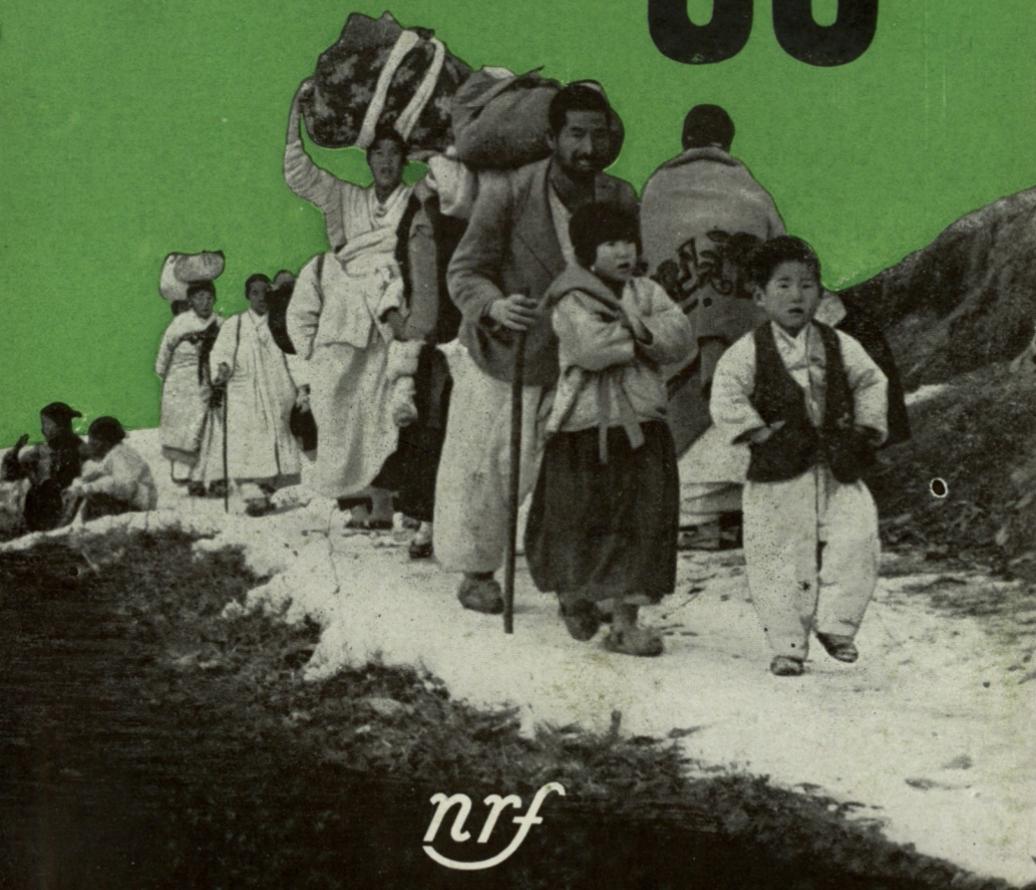


PAUL MOUSSET

Parallèle 38



nrf

Extrait de la publication

GALLIMARD

7
8
9

A Christiane.

A Gilbert Cahen-Salvador qui me permit de faire, pour France-Illustration, le reportage à la base de ce récit.

A tous mes amis, mes camarades du bataillon français de l'O.N.U., quittés dans la neige, du côté de Wonju...

I

— Mais si vous connaissez à *fond* la question, s'écria le directeur, çe ne va plus du tout !

— Je vous demande pardon ? fis-je, interloqué.

— Voyons, dit-il, c'est évident !

— Serait-il indiscret de savoir pourquoi ?

Beaucoup de choses me déroutaient depuis mon entrée dans les bureaux de ce très grand hebdomadaire. Convoqué vers la fin de l'après-midi, j'y avais attendu plus d'une heure qu'on daignât me recevoir. Attente instructive. Elle m'avait donné le temps d'observer plusieurs des gracieux jeunes gens qui composaient la rédaction. Nous nous trouvions en juillet. La chaleur, à Paris, était forte. Avec l'aimable détachement vestimentaire actuellement de mise dans notre pays, ces journalistes d'une nouvelle école affichaient des tenues légères. Pieds nus dans des sandales, ils circulaient à travers bureaux et couloirs en chemisettes à manches courtes et pantalons de lin. Assez désinvoltes, hautains même à l'égard de ceux qui, comme moi, marinaient dans le hall, ils se montraient, les uns envers les autres, pleins de prévenances. Ces quelques remarques ne sont pas le fruit d'impressions hâtives. J'eus tout loisir de les accumuler.

Soudain, alors qu'un vague restant de dignité m'incitait à lever le siège, un huissier voulut bien me prévenir que M. le Directeur « était à moi ». Il posa sa cigarette sur le rebord d'une table. Je m'arrachai à mon fauteuil et le suivis. Un homme encore jeune, bien découplé, qui tenait du gérant

de patronage et du joueur de tennis m'accueillit. Très aimable, il me fit asseoir et, tandis que la rue, dehors, rissolait sous le soleil, il résuma la situation :

— Somme toute, me dit-il, si j'en crois notre ami commun auquel je dois le plaisir de notre rencontre, vous accepteriez de vous rendre pour nous en Corée ? Certains membres de la rédaction, je ne vous le cache pas, montreront quelque dépit de ce que j'envoie là-bas quelqu'un n'appartenant pas à notre maison. Enfin... D'un geste, il balaya les arguments qu'on risquait de lui opposer, et continua :

— Vous partiriez donc pour trois mois environ ? Vous pourriez arriver à Tokyo...

— Par le *Constellation* de cette semaine : avant huit jours.

— Parfait, parfait.

Les problèmes de rémunération, de voyages, rapidement résolus, nous allions donc nous quitter, assez contents l'un de l'autre quand, avec une noire perfidie, je ne sais quel démon me poussa à compromettre ma chance. Car nous venions de prendre un second rendez-vous (le dernier, selon toute vraisemblance) et nos mains se serraient déjà. Alors, mû par une stupidité dont je devais longtemps me tenir rigueur, je remarquai plaisamment :

— Il me sera bien agréable, je vous l'avoue, de revoir ces pays et ces gens...

L'œil soudain agrandi, mon interlocuteur recula d'un pas. Son visage n'eût point offert une plus vive impression d'épouvante en apprenant que la pure jeune fille à laquelle il comptait donner son nom, cachait un enfant naturel et se trouvait une deuxième fois enceinte. La voix étranglée, il bredouilla :

— Comment dites-vous ? Revoir... ces pays et...

Conscient d'une terrible gaffe de ma part, je terminai néanmoins :

— ... et ces gens.

Il se reprit. Mais le choc avait été trop rude pour qu'il

enchaînât sur-le-champ. Après quelques secondes seulement, il trouva la force de murmurer :

— Dois-je comprendre que vous avez déjà été... là-bas ?

— Si j'y suis allé ! m'exclamai-je. Evidemment ! Notre ami ne vous l'a-t-il pas dit ? J'ai passé plusieurs années dans le Pacifique, du nord du Japon à Tahiti. J'ai visité la Corée de long en large. Je connais un peu le général Mac Arthur et, beaucoup, certains des officiers qui l'entourent.

Croyant arranger mes affaires tandis que je ne faisais qu'aggraver mon cas, j'affirmai mon intérêt pour tout ce qui touche à l'Asie et à ses problèmes.

C'était fini. J'avais signé ma propre condamnation. Car des lèvres de notre homme s'échappait la phrase sur laquelle s'ouvre ce récit parfaitement véridique. Puis, comme, incrédule, je le poussais dans ses retranchements, il vit ma bonne foi, et, s'asseyant de côté sur le coin d'un bureau, il condescendit à m'expliquer :

— Monsieur, la formule de l'hebdomadaire que j'ai l'honneur de diriger est une formule nouvelle. Heureuse, puisqu'elle a provoqué deux cent mille abonnements depuis le 1^{er} janvier. (C'était faux.) Elle consiste essentiellement en ceci : ne pas brusquer, braquer, « snubber » le public, le lecteur, par des articles écrits *ex cathedra*; bien au contraire se le concilier, le flatter, en lui laissant entendre que si, lui, qui ne connaît rien à... à la Corée, par exemple, se trouvait brusquement transporté dans ce pays, il y verrait les choses exactement comme notre rédacteur les lui montre.

— En d'autres termes, fis-je, abasourdi, vous choisissez vos rédacteurs, non pas en raison de leur compétence sur tel ou tel sujet, mais bien de leur ignorance totale de la question ?

Il hocha la tête.

— Exact. Il faut évidemment qu'ils soient intelligents.

— Vous chargeriez donc Debu-court du compte rendu d'un match de boxe, et le pauvre Cerdan, s'il n'était mort, d'un article sur une première au Théâtre-Français ?

Il acquiesça :

— Nous l'avons fait. Souvent.

— Alors, en ce qui me concerne... ?

— En ce qui vous concerne, reprit-il — et croyez bien que j'en suis navré — votre connaissance de la Corée, de l'Extrême-Orient et de leurs peuples, vous exclut, malheureusement, à priori.

Pour amortir le coup qu'il me portait, il m'offrit une cigarette.

— Cela se retrouvera sans doute, continua-t-il. Il doit bien y avoir tout de même au monde un pays où vous n'avez jamais mis les pieds...

Je soupirai :

— Guère plus d'un ou deux.

— C'est dommage, dit mon interlocuteur avec la décision d'un véritable sportif. C'est bien dommage. Mais vous comprenez avec moi, j'en suis certain, qu'un œil neuf...

Je l'interrompis :

— Eh ! depuis treize ans que je ne suis allé là-bas, ne croyez-vous pas que ma vision ait recouvré une certaine virginité ?

— Si j'en étais sûr, dit le directeur, je vous enverrais en Corée tout de suite. Mais non ! — il fronça les sourcils. — Vous avez certainement des souvenirs... Ces souvenirs vous gêneraient. Tandis que — il prit un air extatique — un garçon qui ne sait strictement rien de ce dont il va parler...

— Vous me la baillez belle ! dis-je, moins en colère que consterné. C'est, il me semble, le propre d'un *vrai* journaliste que de se renouveler constamment, de...

— Attendez ! fit cet astre de l'information en levant la main. (Il me voulait du bien, je le voyais, et cherchait un biais qui lui permît de m'expédier là-bas sans forfaire à ses principes.) Ne prenez pas mal ce que je vais vous dire... Accepteriez-vous qu'on récrivît vos papiers ? le « rewriting », vous le savez, est...

— Qu'on récrivît mes papiers ? Mais, tant que vous voudrez ! Comme vous voudrez ! Par qui vous voudrez ! Toute vanité m'a abandonné depuis longtemps dans ce domaine...

Pour la première fois depuis mon entrée dans son bureau, le directeur sourit :

— Alors, dit-il, je crois que nous avons trouvé le joint.

J'approuvais. J'étais content. Je m'imaginai déjà dans l'avion. Pourquoi me fallut-il demander :

— Bien entendu, une fois « réécrits », ces papiers ne seront pas signés de moi ?

— Au contraire ! s'écria l'autre. Au contraire ! C'est votre signature à laquelle je tiens. Votre signature en tête d'articles dans le genre et dans le style de la maison.

Peu de gens, je m'en rends compte, saisiront à fond ma réaction. Car, à ces mots, je bondis !

— Quoi ! *Je* vous enverrais des articles sur la Corée, le Japon, Formose, les Philippines, sur cent sujets que je ne devine même pas ! Et selon les normes abêtissantes que vous vous attachez à faire prévaloir, ces articles seraient accommodés au goût de votre hebdo et de votre clientèle par un ou plusieurs des gâte-sauce de votre rédaction, pour paraître ensuite sous mon nom ! Ah, non ! Aussi peu d'orgueil professionnel qu'il me reste, il est encore heureusement des commissions auxquelles je me refuserai toujours !

— Je crains, dit-il, que vous ne viviez sur des notions décédées.

Je le regardai, haussai les épaules et pris la porte. En descendant l'escalier, je bouillais de fureur. Mais, une fois dans la rue, je n'éprouvais aucune fierté.

Le comprenez qui voudra : cette randonnée coréenne était devenue pour moi primordiale. Je l'envisageais sous un angle uniquement pittoresque. Je souffrais, je le jure, en lisant les comptes rendus qu'envoyait tel ou tel correspondant. Non qu'ils fussent mauvais, au contraire. Mais combien, moi,

qu'on rejetait pour crime de compétence, j'aurais voulu être à la place de leurs auteurs ! Quel reportage j'aurais effectué là... Depuis quatre jours, je n'en dormais plus, depuis qu'un ami, rencontré par hasard, m'avait dit : « Enfin, qu'attendez-vous ? L'Extrême-Orient, c'est votre territoire ! l'armée des U.S.A., un de vos domaines ! Cette histoire de Corée, c'est pour vous qu'elle a été faite. Allez là-bas dare-dare, et racontez-nous exactement ce qui s'y passe..., et ce qu'on veut nous cacher... »

Sur le moment, des objections d'apparence décisive avaient contrebattu l'idée même d'une aventure aussi lointaine. Puis, peu à peu, la force de ces objections s'atténua. Je ne souhaitais point faire le premier pas, certes. Mais mon plaisir eût été grand qu'on me forçât la main. Quand celui qui m'avait mis la puce à l'oreille me téléphona, m'annonça qu'il avait pris pour moi un rendez-vous, et qu'à son avis l'affaire était dans le sac, j'éprouvai un frisson de bonheur. Brusquement, je me sentis plus jeune de treize ans, et dans l'aventureux état d'esprit qui était alors le mien. Des réminiscences m'assaillirent, réminiscences, Dieu sait pourquoi ! du Japon et des vagues frisées en forme de crosse de sa Mer intérieure... Un scrupule, toutefois, me retint : celui de ne point tenter les Euménides. Comme quelqu'un, au téléphone, m'invitait à dîner pour la semaine suivante, je réprimai mon envie de répondre : « Dans huit jours, je serai bien loin. » Un je ne sais quoi m'avertissait, en effet, que les choses iraient moins rondement que ne l'affirmait mon ami. Pressentiment vague. Il ne s'en révéla pas moins exact. On l'a vu... Le sort, en tout cas, en était jeté : je voulais partir. Quitte à livrer les plus rudes batailles, je partirais !

Non que je m'attachasse beaucoup au lot des Nord ou des Sud-Coréens. A cette affaire, je soupçonnais des dessous destinés peut-être à toujours rester celés. Une intuition me disait pourtant de reprendre la route d'Extrême-Orient, et surtout le sentiment agressif qu'il se passait des événements

d'importance en Corée, au Japon, en Chine, et que je ne me trouvais dans aucun de ces trois pays.

Ma première entreprise d'évasion ayant eu la fin que l'on sait, je regardai autour de moi, m'informai des possibilités de la presse française et découvris qu'un ou deux quotidiens mis à part, aucun journal ne pouvait s'offrir le luxe d'un correspondant particulier. D'où la prolifération de noms de journalistes anglais et américains, mensongèrement affublés du titre d'envoyés spéciaux. Pas du journal français, en tout cas, qui transposait leur texte ! Au fur et à mesure que je poussais mon enquête, les renseignements s'avéraient de plus en plus décevants. Puis, sur les conseils d'un camarade, je rendis visite au propriétaire d'une agence de presse qui travaillait surtout avec la province. Ce personnage, M. Boudin, m'accorda audience dans un fond d'officine. En bras de chemise — nous étions alors au mois d'août, le temps avait marché — il témoigna d'une volubilité frénétique. Avec l'agitation d'une mangouste, il me déclara l'affaire coréenne finie, archi-finie, les Américains rejetés à la mer, les Nord-Coréens vainqueurs, dix fois vainqueurs, etc., etc... Cette histoire d'ailleurs, conclut-il, n'intéressait plus personne. Envoyer quelqu'un là-bas ? Pas si fou ! Pourtant, si je parvenais à me rendre dans le Pacifique, il ne se refuserait pas à prendre de mes papiers. Soixante pour cent pour lui, quarante pour cent pour moi du prix qu'il en obtiendrait de ses régionaux. Quant à payer mon voyage (il gémit, se tordit la bouche, leva les bras au ciel), il n'en pouvait être question ! « La presse française est pauvre, cher monsieur ! Très, très pauvre... »

Pas si pauvre qu'elle ne pût allouer, dans chaque journal ou presque, des traitements intéressants à un état-major abondant et choisi. Dispensateurs et bénéficiaires d'abbayes avaient changé. Le principe demeurerait. Comme, pour diverses raisons, l'argent, malgré tout, devenait rare, les sacrifices s'opéraient, clause de rigueur ! sur la rédaction. Dans

ces conditions, espérer me faire accréditer en Extrême-Orient confinait au délire. Je n'en persistai pas moins. Durant tout cet été si chaud, je ne quittai pas Paris. Multipliant coups de téléphone et démarches, je tentais désespérément de convaincre des commanditaires éventuels, de l'urgence de mon expédition.

Je passe, je préfère passer sur les alternances d'optimisme, de pessimisme, de colère, de rage qui se succédèrent en moi. Partout, je me heurtai à deux réponses : d'abord, cette guerre de Corée, plus personne n'y attachait d'importance ; ensuite, impossibilité matérielle totale de payer mon envoi en Extrême-Orient. Tout cela, je ne l'écris pas pour amener quiconque à compatir sur mes malheurs, mais bien pour montrer quelles difficultés doit surmonter celui qu'un reportage attire aujourd'hui.

Un jour enfin — nous touchions à septembre ! — une possibilité se fit jour. Peu auparavant, la France avait, en effet, décidé le principe d'un corps expéditionnaire en Corée. Corps expéditionnaire symbolique : un bataillon. La Turquie mettait à la disposition de l'O.N.U. sept mille hommes. Notre pays, embourbé dans la guerre d'Indochine, mille seulement.

Peu importe. *France-Illustration* me téléphona : accepterais-je d'accompagner ce bataillon ? La question se voyait enfin posée. Je fis mine de réfléchir, et répondis : oui.

Passons, passons, passons encore... De toute évidence, mon assentiment ne suffisait pas. Il fallait l'approbation formelle de certains ministères. L'autorisation de mon voyage en Corée fut donc demandée par qui de droit à des puissances supérieures, et refusée le plus naturellement, le plus catégoriquement du monde. Le même succès couronna une seconde tentative. Entre-temps, dans un bâtiment du boulevard des Invalides, un couloir au parquet merveilleusement ciré m'avait conduit jusqu'au bureau du général Monclar, dont la presse chantait les hauts faits, réels, et l'abnégation dont il témoignait en renonçant à ses quatre étoiles pour com-

mander un bataillon. Ce chef militaire, ce légionnaire le plus décoré de France, m'impressionna par la courtoisie de son accueil autant que par sa profonde culture. Son appui ne me servit malheureusement de rien. Octobre commença. Le bataillon devait s'embarquer le 8. Il semblait que je dusse faire une grosse croix sur mon projet. Mais... Mais la date du départ fut reportée au 25; mais je rencontrai quelqu'un qui s'intéressa à mes desseins. Il était temps. Le bataillon allait quitter le camp d'Auvours. Alors, les événements se précipitèrent. Les mêmes sommités qui, unanimement, avaient repoussé ma demande, semblèrent juger indispensable mon offensive personnelle en Corée. Moi, auquel nul n'avait estimé bon, naguère, de répondre, le plus haut fonctionnaire d'un des ministères les plus en vue m'appela au téléphone, à onze heures du soir, le vendredi 20 octobre. Il m'informait des bonnes dispositions de son chef à mon égard, et me convoquait pour le lendemain matin.

II

Si j'avais imaginé quels jours de folie j'allais vivre, je n'aurais certes pas déferé à cette invite. Car le bataillon partait bien de Toulon, le mercredi 25 octobre. Je devais, par conséquent, quitter Paris la veille, le 24. Mais avant ce 24 allaient s'écouler — samedi, dimanche, lundi — trois jours creux. Or, il me fallait m'équiper. (Depuis 1945, des générations de mites s'étaient régalingées de mes habits militaires.) Il convenait aussi de régler certains problèmes financiers. Il me fallut avant tout surmonter les obstacles, d'apparence infranchissables, que les bureaux du Ministère de la Guerre se firent un malin plaisir de dresser sur ma piste.

Qu'on me dispense des détails ! Les revivre, même en pensée, me rendrait fou, à coup sûr cette fois ! En gros, le lundi 23, je me rendis 4 *bis*, boulevard des Invalides, au P.C. du général Monclar. L'activité y régnait, cette activité d'avant les départs, quand on s'aperçoit des mille et un détails négligés jusqu'alors. D'une voix unie, qui néanmoins montait parfois, le général posait des questions et donnait des ordres. Il était en tenue et portait la cravate verte de la Légion. Physiquement, il me faisait penser à un chirurgien fort avancé dans la philosophie. Je me figurais mal « au baroud » un sage ainsi parvenu à la sérénité. Pourtant, quand je l'entendis charger un armurier de rendre plus sensible la détente de son pistolet, je réservai mon jugement. Devant lui, quelques officiers. Dans un coin, une jeune secrétaire aux traits

impassibles, à laquelle rien n'échappait, et qui semblait bien intelligente.

— Alors, me dit soudain le général, le ministère a enfin donné son accord ! Vous venez toujours avec nous ? Bon. Votre place a-t-elle été réservée à bord ?

Ces derniers mots n'ont l'air de rien. Ils contenaient en germe tous les ennuis. Car un coup de téléphone, lancé sur-le-champ au Ministère de la Guerre, prouva que le Quatrième Bureau m'ignorait totalement. Pendant qu'on expliquait mon cas, le chef d'Etat-Major du général poussait la complaisance jusqu'à rédiger lui-même, à la main, sur le marbre d'une cheminée, une note destinée à l'Intendance, et me permettant d'acquiescer quelques effets kaki. Un haut personnage m'octroierait — il le promit par téléphone — le contre-seing indispensable.

Seulement... Seulement, ce haut personnage, jamais je ne le vis. Après une pause fort longue dans la joviale salle d'attente du Ministère de la Guerre, un membre de l'Intendance me reçut... et m'avisa que sans l'accord de je ne sais quel état-major général, je n'avais pas le droit de me mettre en uniforme, donc de partir avec la troupe. Je demandai :

— Combien de temps pour obtenir cet accord ?

— Une huitaine, peut-être une quinzaine de jours.

— Compris.

A force de marches, démarches, contre-marches, en deux heures j'obtenais les signatures nécessaires ou leur équivalent. A regret, l'Intendance me donnait l'irremplaçable gri-gri. Rien ne pouvait plus empêcher les magasins de me délivrer les vêtements nécessaires. Ces magasins, il importe de le signaler, se trouvaient, l'un à Issy-les-Moulineaux, de l'autre côté de la Seine; le second, à Vanves. Ils fermaient à quatre heures. Il en était six.

Ce fut alors qu'au tournant d'un couloir, un huissier, croyant me reconnaître, m'avisa que peu auparavant, on m'avait cherché partout. Il m'emmena chez un des maîtres

du lieu. Celui-ci se déchargea de moi sur quelqu'un d'autre, qui me repassa à un collègue. Ce dernier parut fort embarrassé. Il accepta pourtant de me dire qu'un officier d'un grade éminent avait désiré me voir pour une raison urgente. Par malheur, cet officier était sorti.

Je le vis néanmoins. Il importe peu de savoir où, quand, comment, ni dans quelles circonstances. Je me trouvai en présence d'un homme évidemment très ennuyé, et qui le paraissait d'autant plus que, s'adressant à un civil, il était lui-même en civil. Après des circonlocutions auxquelles je n'entendis goutte, il me lâcha tout à trac son message : le Ministère de la Guerre ne voulait pas de journaliste à bord du paquebot « coréen », un transport de troupes étant réservé, comme son nom l'indique, aux seuls militaires. Puisque non militaire, j'étais civil. Donc, proscrit.

— Serais-je donc le seul civil ?

— Evidemment.

— Par conséquent, demandai-je, c'est, à votre avis, une question réglée ?

— Certainement, répondit l'officier qui — les militaires ont appris la prudence — ajouta : à moins qu'on ne se mette d'accord sur votre cas. Il y a, en ce moment, une réunion interarmes. Les ministres y assistent. On doit parler...

— Du réarmement allemand !

— De vous aussi.

— Quand pourrai-je connaître la réponse définitive ?

— Téléphonez demain, si vous voulez.

— A neuf heures ?

— Oh, non ! Vers onze heures ou midi.

— Mon train, à la gare de Lyon, est à vingt et une heures !

— Si vous partez.

Mon calvaire se devait de comporter une station supplémentaire : en rentrant chez moi, l'ascenseur ne fonctionnait pas. Incident minime. Il s'ajoutait à tant d'autres mécomptes, à tant de kilomètres couverts pendant la journée, tant d'esca-

liers graves que je me sentis tout dissous de découragement, effondré pour mieux dire. Une fois encore, je dormis très mal.

Le lendemain, que faire ? Attendre la fameuse réponse ? Agir comme si elle m'était favorable ? Ce second terme de l'alternative comportait un risque pécuniaire. Je préfèrai le prendre. Je me ruai à Issy-les-Moulineaux, y achetai les effets les plus indispensables, courus ensuite à la Banque de l'Indochine, puis à l'Office des Changes, puis de nouveau à la Banque, puis encore à l'Office des Changes, avant de pouvoir emporter avec moi une certaine somme et quelques devises étrangères. Alors, coup de téléphone au ministère. Partais-je, oui ou non ? A contre-cœur, on me répondit : « Oui. » Sans tarder, et afin d'accroître mes ressources — la vie est fort chère en Extrême-Orient, je le savais — je téléphonai à l'estimable M. Boudin et lui annonçai mon départ. S'il souhaitait quelques articles pour ses grands régionaux...

— Non, me répondit ce prophète. La Corée n'intéresse plus personne. Comme je vous le disais la dernière fois, les Américains ont gagné la partie. C'est une affaire finie, archi-finie !...

A dix-neuf heures, un motard m'apportait enfin le précieux papier du ministère m'autorisant à monter à bord. Je le pris, n'y jetai qu'un coup d'œil, puis m'introduisis dans les vêtements tout neufs acquis le matin même. Pour peu qu'une femme nerveuse se trouvât dans mon compartiment, j'étais certain, sentant la naphthaline comme je le sentais, de renouveler l'aventure du teinturier Adalbert. En attendant, celle qui me fait la grâce de partager ma vie me brodait, à grands points, des pattes d'épaule de Correspondant de Guerre. C'est à peine si je l'embrassai. Le téléphone sonnait. *In extremis*, quelqu'un de l'Etat-Major Monclar signalait que l'embarquement du bataillon — et le mien — avaient lieu à Marseille, et non plus à Toulon. Cinq minutes plus tard, un taxi m'emportait, moi et mes bagages. Une fois

dans le train, j'eus la curiosité de lire le papier du Ministère de la Guerre. Celui-ci n'entendait point me faire trop de cadeaux, ni envisager l'avenir de ma veuve éventuelle. On m'embarquait, certes ! mais on précisait bien que si le bateau coulait, que si je mourais, que si je me trouvais blessé de façon permanente, l'Etat n'était tenu à rien envers moi. En revanche, on « m'assimilait » à capitaine, mon dernier grade en 45, pour le temps de la traversée...

Combien de cerveaux géniaux avaient sué le phosphore pour accoucher de cette solution ? On se le demandait ! Car les bureaux des ministères qui, quarante-huit heures durant, s'étaient appesantis sur mon cas, avaient été catégoriques : pas de civil à bord !

Aussi ne fus-je pas peu surpris, en arrivant sur l'*Athos II*, d'y découvrir, mêlés aux soldats, des religieux et religieuses de toute couleur, des touristes anglais qui venaient de traverser l'Europe à bicyclette, plusieurs Français en veston, flanqués de leurs femmes et de leurs marmots, et même une Allemande, svelte, rose et blonde, dont le succès, justifié, fut grand auprès des plus décorés des officiers...



PAUL MOUSSET

Parallèle 38

Paul Mousset qui a une grande expérience de l'Extrême-Orient, a accompagné comme correspondant de guerre le bataillon français, de Marseille jusqu'à la sanglante affaire de la cote 1037 en Corée. Il en a personnellement connu les cadres et la troupe.

Il a été témoin de leurs espoirs, de leurs déboires, enfin de leur entrée dans la lutte à côté des autres unités de l'O. N. U.

On trouvera ici, non seulement une relation vécue de divers épisodes de cette " guerre-accordéon ", mais encore des faits et des anecdotes inconnus : car Paul Mousset, grâce à ses 500 heures de vol, a pu avoir une vue cavalière d'une situation qu'il rapporte avec une franchise totale.

Dans cette narration pleine de mouvement, d'objectivité et de pénétration, où l'humour et le tragique, le comique et l'horrible alternent constamment, Paul Mousset se révèle observateur perspicace et brillant écrivain.